

Voici le texte écrit et lu par Carole Thibault à Avignon :

"Je vous remercie pour ce Molière.
Probablement le seul Molière que je recevrais jamais.
Ce n'est pas une question de talent, il n'est pas question ici de talent.

Je suis désolée. J'avais commencé à écrire un truc rigolo.
Un de ces trucs pour lesquels on fait appel à moi de temps en temps.
Oh tiens si on invitait Thibaut. Elle est rigolote Thibaut. C'est une excitée rigolote. Elle nous casse bien un peu les coucougnettes avec ses histoires d'égalité femmes-hommes, mais elle est rigolote. Elle pique des gueulantes rigolotes, bien brossées. Et puis elle met des jolies robes. Elle porte bien. Elle fait désordre policé.
On devient vite le clown de service. Le bouffon du roi.
Et ici le roi, comme ailleurs, c'est la domination masculine.
Il a beau faire GENRE, le roi, il est et reste la domination masculine.
Et moi j'en ai ma claque d'être la bouffonne de service de la domination masculine.

Il y a deux ans, ici même, Thomas m'avait invitée à écrire et dire un texte sur l'absence des autrices, des auteurs femmes, donc, dans le festival d'Avignon depuis sa création. Plus précisément dans la Cour. La grande cour du théâtre. La cour d'honneur.
La Cour d'honneur c'est comme les Molière.
Quand tu es une femme artiste, une de ces femmes qui a la prétention d'être de ce côté-là de la création, je veux dire autrice, metteuse en scène, conceptrice d'œuvres, quand tu es une de ces bonnes femmes qui a cette prétention-là, tu sais que tout ça n'est pas pour toi.
Mets-toi bien ça dans le crâne, petite bonne femme créatrice : la Cour d'honneur et les Molière ne sont pas pour toi.
Ou alors tente le jeune public. Le jeune public ici c'est un endroit réservé aux bonnes femmes créatrices.

Il y a deux ans, donc, j'étais ici même en train de débâter un texte sur la quasi-absence des autrices dans le festival In, à l'invitation de Thomas.
Cette année, deux ans après, Thomas joue dans la cour d'honneur, et moi je suis de nouveau ici, invitée cette fois par David, en train de débâter devant vous un autre texte censé être rigolo et bien enlevé sur la situation des femmes artistes-créatrices.

Il y a deux ans, j'avais encore l'espoir que ça change, puisqu'on en parlait, ici, dans le cadre du festival In justement, de la non-représentation scandaleuse des femmes dans ce festival depuis sa création.
Il y a deux ans j'avais mis une belle robe et j'avais donc pondu un truc bien brossé, enlevé, rigolo, à la façon Thibaut rigolote. Et tout le monde avait bien ri. Et puis chacune et chacun était reparti à ses petites affaires après notre grande fête estivale du théâtre.

Cette année, deux ans après donc, la programmation du festival IN, hors jeune public, présente 9% d'autrices femmes pour 91% d'auteurs hommes. (Pour les deux spectacles jeune public elles représentent 75%.)

Cette année, deux ans après, la programmation "théâtre" représente 89,4% d'artistes créateurs hommes (auteurs et metteurs en scène) pour 10,6% d'artistes créatrices femmes.

Cette année, deux ans après, sur la totalité des spectacles et expo programmées dans le festival IN, on recense 25,4 % d'artistes créatrices femmes. Et encore on peut remercier la SACD qui exige dans les Sujet à vif la parité. Sans ces petites formes performatives de 30mn chaque, il ne faut rien exagérer

non plus, on ne serait même pas à 20% d'artistes créatrices femmes programmées.

Je parle des spectacles, pas des lectures. Il suffit d'ouvrir le programme et de compter.

C'est ce que j'ai fait l'autre matin. 1 fois. 2 fois. 3 fois. Pour être bien sûre. Parce que je n'arrivais pas à y croire. Et puis après je me suis mise à pleurer. Moi la grande gueule rigolote je me suis mise à pleurer comme une conne.

On a beau être habituée, on a beau connaître tous les pièges, tous les cynismes, tous les détours de l'humiliation, être blindée, après tant et tant d'années de ça, il y a des fois où ça craque malgré tout. Mais franchement pleurer devant un programme du IN, c'est la honte. C'est minable même, à l'heure où peut-être un nouveau bateau rempli à ras bord de femmes, d'enfants, d'hommes, de vieillards, sombrait en méditerranée, et avec lui tous ces êtres qui s'en allaient ainsi par le fond nourrir les poissons, nous épargnant d'avoir à partager avec eux nos richesses dégoulinantes de paradis de la consommation.

Bref.

C'est pas le sujet.

Ici nous sommes dans la grande fête du théâtre. Et je viens de recevoir un gros pavé.

Il faut sourire, mettre des belles robes, être joyeux, légers et quelque peu potaches.

Mais cette année, je suis désolée David, je n'ai pas envie de faire la bouffonne de service, en polissant ma colère brossée rigolote dans une joyeuse fête sur le genre, dans un festival, que certains journalistes, qui auraient mieux fait de faire leur travail de journalistes, ont qualifié de festival féministe.

Cette année, j'en ai ma claque d'être la copine sympa de tous les copains sympas, les copains qui ont plein de copines femmes, les copains qui interrogent le genre, qui interrogent tout ce qu'on voudra, pendant que rien ne change.

J'en ai ma claque de voir une majorité de femmes muettes, privées de paroles, venir s'asseoir dans l'obscurité des salles pour recevoir là bien sagement la parole des hommes, la vision du monde portée par des hommes, dessinée par des hommes, en majorité blanc, en plus.

D'accord pour l'intersectionnalité des luttes. D'accord pour lutter contre toutes les injustices, contre toutes les discriminations, contre la binarité si stupide et pathétique qui gouverne notre monde contemporain si moderne, comme il gouvernait l'ancien. Mais comment se fait-il que toute lutte semble écraser et annihiler la lutte pour l'égalité des hommes et des femmes? Comment se fait-il que cette lutte-là soit systématiquement écartée, remplacée par une autre lutte ? Les femmes se sont fait niquer à la révolution française. Elles se sont fait niquer durant la Commune. Elles se sont fait niquer durant le Front Populaire. Elles se sont fait niquer en 68. Et elles se font encore niquer au festival d'Avignon 2018, ce grand festival dont le thème revendiqué cette année est ... le genre, et dont une des seules rencontres thématiques programmées qui aborde le sujet s'intitule « les femmes dans le spectacle vivant, doit-on craindre le grand remplacement ? » Je n'épiloguerai pas sur le concept de grand remplacement, concept xénophobe développé actuellement par l'extrême droite. C'est p. 27 du programme si vous voulez vérifier. Et si vous voulez y aller pour protester ça tombe bien c'est aujourd'hui même à 14h30 aux ateliers de la pensée.

Et c'est comme ça qu'on se fait niquer, depuis de siècles, des décennies, des années, des mois. Ce n'est pas seulement sociétal, politique. Ça s'inscrit dans nos chairs, dans les recoins les plus obscurs de nos cerveaux, dans nos inconscients, nos subconscients. Cela gangrène toutes nos vies. Ce ne sont pas que des chiffres et des statistiques. Et pourtant ceux-là il faut les faire, les analyser, pour regarder bien en face notre humiliation, pour regarder bien en face le système qui nous exclue, au

grand jour, aux yeux de tous, sans que personne n'y trouve à redire. Il faut les analyser, ces chiffres, pour avoir une grille de lecture précise du réel, pour comprendre ce qui se passe réellement. Quitte à se mettre à pleurer alors comme une conne, comme une pauvre fille qui y a cru cette fois, au grand amour, à la rencontre possible, et qui se retrouve au matin toute seule, après s'être fait niquer encore une fois.

Bon, on ne va pas jeter la pierre, ou plutôt le pavé, à Olivier. Où qu'il soit aujourd'hui, il doit déjà bouillir sur sa chaise. Et vue la chaleur qu'il fait... Il y a eu bien assez des curés qui ont fait cramer des femmes à cause de leurs vagins, on ne va pas se mettre à faire bouillir des artistes directeurs de festival à cause de leur programmation, simplement parce qu'ils sont un peu en dessous de la moyenne nationale.

Parce que dans la totalité du spectacle vivant aujourd'hui en France, 23% seulement des subventions publiques d'état vont à des projets portés par des artistes femmes, parce que qu'elles ne représentent que 11% des spectacles programmés sur toutes les scènes et parce qu'elles ne reçoivent que 4 à 12% des pavés, pardon des récompenses. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'état lui-même, le haut conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes.

Mais, après tout, sur les « scènes de l'institution » comme on dit, la part des autrices représente environ 22% et celle des metteuses en scène 35%. C'est loin d'être l'égalité, c'est sûr, mais bon on y travaille.

Mais pas ici. Du moins pas encore, apparemment.

Oui, cette année le IN fait Genre.

Parce qu'on peut revendiquer haut et fort la liberté d'être à loisir homme, femme, ou les deux mélangés, il n'en demeure pas moins que quand tu nais avec un sexe de femme, ou quand tu deviens femme, que ce soit par le grand tirage au sort de la nature – ah zut pas de chance t'es née avec un vagin - ou par choix, tu fais partie de la caste de celles qui se font baiser, niquer, nier toute leur vie. Parce qu'avant d'être un genre, la sexualité est un déterminisme physiologique, totalement arbitraire, qui, selon que tu reçois un vagin ou une bite à ta naissance, te prédétermine comme sujet dominant ou dominé. Parce que le phallocentrisme et le patriarcat sont les petits rois qui continuent à gouverner ce pays, et particulièrement ce petit milieu cultivé, si fier de son ouverture d'esprit, si fier de sa soi-disant liberté de création, d'expression, de choix, si fier de ses prérogatives, si donneur de leçon au monde entier.

Le phallocentrisme et la domination masculine sont la honte de tout le milieu intellectuel, artistique et culturel de ce pays. Ils sont la honte de chaque artiste de ce pays et d'ailleurs. De chaque institution qui ne respecte pas une juste redistribution de l'argent public. De chaque directeur de lieu, de galerie, de festival, qui ne fait que représenter et reproduire à l'infini la pensée dominante.

L'écrasement des femmes par les hommes est le premier crime contre la pensée humaine. Il produit des millions de meurtres chaque année. C'est un crime qui se perpétue depuis des millénaires, qui se poursuit partout et trouve ses racines malheureusement ici aussi, sur ces espaces sacrés du théâtre qui devraient être au contraire les lieux sacrés de la parole libre et émancipatrice.

Je ne veux pas de ta récompense, David. C'est comme un gros pavé reçu en pleine gueule.

Et hors les chiffres, désormais, sachez-le, nous ne croirons plus rien. Pour ne plus subir la honte de pleurer encore. "